DOI :

Science et Idéologie : les sœurs ennemies…

Jean-Marie André
jeanmarieandre.com

Á Jacques Macquart qui a éclairé
Ma rue des boutiques obscures…

Une chose démontrable n'est pas nécessairement vraie Une chose vraie n'est pas toujours démontrable

Théorème d'incomplétude de Kurt Gödel

Introduction

Il serait peut-être préférable de parler au pluriel de Sciences et d'Idéologies. La science n'existe pas, en revanche, existent des sciences, toutes différentes dans leur objet et leurs méthodes. L'épistémologie nous aide à rechercher les règles logiques de tout discours scientifique en s'efforçant de répondre à la question fondamentale du statut de la science dans la connaissance du réel. Ce questionnement a eu le mérite de nous préciser ce que n'est pas la science en général et l'idéologie en particulier. La science n'est pas une connaissance certaine gravée dans le marbre comme le pensait Descartes, d'autant plus qu'aujourd'hui la physique des particules nous oblige à admettre que l'expérimentateur influence les résultats de ses observations. Elle n'est pas toujours démontrée ni démontrable à l'instant. Elle n'est pas non plus un ensemble d'opinions, fût-il rationnel et cohérent. Si cela était, la philosophie serait alors une science, ce qu'elle n'est pas.

La Science

Le Savoir et la Connaissance

Le savoir comme substantif devient synonyme de connaissance. Pour le savoir, devenu verbe, les choses sont plus simples car nous savons lire, écrire, nous connaissons l'orthographe, le vocabulaire et la grammaire. Les exemples peuvent être multipliés. Connaître, c'est avoir une idée vraie d'un objet ou d'une discipline, Savoir c'est pouvoir faire [1].

Puisqu'il est difficile de définir directement la science, essayons de comprendre à quoi elle s'oppose. Il n'y a pas, au départ tout au moins, de coupure entre la science et la connaissance populaire sinon que l'activité scientifique consiste en une rectification permanente de cette connaissance populaire et d'elle-même. Contrairement à l'opinion généralement admise, Galilée a montré que dans le vide, tous les corps chutaient à la même vitesse, quelle que soit leur masse, ce qui est contraire aux faits observés. Il n'y a pas non plus coupure radicale entre sciences et lettres. Il faut cependant admettre avec Milan Kundera dans « l'Art du roman » que Flaubert, Balzac ont apporté sur l'homme plus de connaissances pertinentes qu'une certaine psychologie dite scientifique du XIX^{e} siècle.

Raisonnement et Expérimentation…

Jean Fourastié [2] nous a naguère rappelé que l'on a très longtemps confondu deux outils bien différents que sont la vérification par le raisonnement et la vérification par l'expérimentation. Le raisonnement peut être utile à la découverte mais l'homme ne peut découvrir dans le réel que ce qu'il a préalablement imaginé. Le comportement des particules est tellement surprenant qu'il dépasse les schémas stéréotypés que nous avons acquis depuis des siècles. Dorénavant quoique nous en pensions, il nous faut penser autrement ! De plus le raisonnement, toujours utile à la mémoire et à l'enseignement, ne peut être substitué à l'expérimentation ni l'emporter sur elle.

Ainsi l'hypothèse née du raisonnement doit être validée par son accord avec les faits à travers l'expérimentation. L'esprit humain, n'étant pas naturellement apte à l'observation objective des phénomènes, n'est pas plus naturellement porté à créer des idées indépendantes des réalités ni être naturellement expérimentateur. La science, de ce fait, est sans cesse menacée par le dogmatisme et l'idéologie [3].

© aln.editions

Avec la méthode scientifique, rien n'est admis sans examen et sans preuve

La science cultive un doute systématique ne reconnaissant comme vrais les seuls faits ou évènements ayant pu être étudiés de manière organisée et reproductible. Néanmoins, les phénomènes quantiques ne sont pas reproductibles. Dans l'expérience des fentes de Young par exemple, on ne sait pas si un photon se comportera comme une particule ou une onde selon le principe de la Superposition Quantique. Tout commence par l'observation des faits et leur analyse. Les hypothèses sur le « comment ça marche » viennent ensuite avec l'expérimentation et l'élaboration de modèles pouvant aller vers une théorie qui étymologiquement reste une vision d'ensemble du problème. Cette théorie confrontée alors à l'expérimentation débouchera sur des résultats concordants ou non avec ce que la théorie annonçait. Si ceux-ci concordent, la théorie sera considérée comme vraie. Dans le cas contraire, la théorie sera abandonnée tout en sachant que certaines théories que l'on croyait fausses se sont révélées exactes à la lumière de nouvelles recherches.

La démarche scientifique est donc rigoureuse mais appelle à la modestie ! Le « … est vrai ce qui est prouvé scientifiquement » doit être tempéré par le fait que la vérité en sciences est toujours provisoire. Galilée a failli être brûlé pour avoir énoncé que la terre tournait autour du soleil et non l'inverse. La Gravitation newtonienne a laissé la place à la Relativité d'Einstein. Pasteur, sous les critiques « virulentes » de l'époque, a remplacé la théorie de la génération spontanée par celle de l'origine microbienne des maladies.

Évolution de la connaissance rationnelle… Thomas Kuhn et le paradigme

Thomas Kuhn [4] a bien repéré les différentes étapes de la progression de la connaissance rationnelle dans l'histoire humaine de l'Antiquité au XVIII^{e} siècle pour le « mode de génération des êtres » allant de la préscience à la science dont nous ne garderons que ce seul exemple.

Aristote penchait pour l'idée d'une formation graduelle de l'embryon, d'autres considérés comme des « pré-formationnistes » penchaient pour l'existence d'un bébé replié sur lui-même en attente de grandir et de se libérer de ses membranes. Les exemples de ce type en se multipliant ont confirmé l'immaturité de la préscience avec ses désaccords perpétuels. Mais Kuhn nous a rappelé que les historiens des sciences avaient deux missions à remplir. D'abord, déterminer par qui et à quel moment une découverte avait été faite tout en sachant que répondre à la question portant sur la date de la découverte (des gènes par exemple) n'était pas des plus simples. Ensuite, démystifier les idéologies qui, à leur façon, créent aussi une histoire mais fausse.

Thomas Kuhn restera l'homme du paradigme en nous faisant comprendre comment celui-ci naît et meurt. Pour Kuhn, un paradigme est l'essence même d'une théorie qui reçoit l'adhésion de la communauté scientifique. Wittgenstein dans ses *Recherches Philosophiques* avait déjà utilisé ce terme pour désigner des modèles d'explication ou d'interprétation [5]. Mais un paradigme, ne se réduisant pas à une théorie, intègre non seulement l'ensemble des croyances et des valeurs reconnues communes aux membres d'un groupe scientifique donné mais encore aide à la résolution d'énigmes concrètes.

Dans le cadre de la maladie ulcéreuse, par exemple, le paradigme reposait sur le postulat du «no acid, no ulcer». Toute la traque de l'ulcère reposa sur la chasse à l'acide chlorhydrique culminant avec le syndrome de Zollinger-Ellison et son hypersécrétion acide gastrique secondaire à l'hypersécrétion de gastrine par un gastrinome duodénal ou pancréatique. Tous les tests diagnostiques furent centrés sur la sécrétion acide basale ou stimulée afin de proposer des thérapeutiques dont le but serait de réduire voire d'annuler la sécrétion acide par gastrectomie et ses différentes variantes, par vagotomie et ses différentes variantes.

Le grand débat induit par le Zollinger-Ellison fut de savoir s'il fallait enlever la totalité du pancréas ou une partie de celui-ci, s'il fallait ôter la totalité de l'estomac ou une partie de celui-ci. Les récidives après traitement étaient fréquentes mais elles étaient toujours expliquées dans le cadre de ce paradigme, par une sécrétion acide résiduelle mal contrôlée. La cancérisation était mal intégrée à ce paradigme mais des théories annexes intégrées à celui-ci essayaient de l'expliquer, sa constante obsession justifiant un suivi histologique méticuleux.

© aln.editions

Avec Warren et Marshall, le paradigme infectieux et microbien va supplanter le paradigme acide

Dans un premier temps, il y aura un violent rejet puis les publications vont se multiplier, puis les faits vont progressivement corroborer les thèses de Warren et Marshall. Un phénomène classique dans les changements de paradigme va faire que celui-ci va se mondialiser et en quelques années, le paradigme ancien va faire place au paradigme auquel tout le monde va désormais croire avec certitude et conviction. Du jour au lendemain et encore plus depuis que le Prix Nobel qui leur fut attribué en 2005, tout le monde vit en lieu et place « de la tête d'un canard celle d'une tête de lapin » illustrée par la figure de Jastrow rapportée jadis, encore par Wittgenstein dans ses *Recherches Philosophiques* [5]. Dès lors, la chasse à l'acide et la chirurgie firent place à l'antibiothérapie et aux IPP. Quant au Zollinger-Ellison, il a retrouvé sa véritable incidence à savoir 0,5 cas par million d'habitants par an. Il a quitté le paradigme de l'acide pour entrer dans celui des Néoplasies Endocrines Multiples ou N.E.M de type familial. Ce changement de paradigme nous apprend aussi que la médecine doit toujours être située dans une perspective historique car la communauté scientifique est, économiquement, politiquement et culturellement, tributaire de la société dans laquelle elle vit [6].

La non-science

L'Opinion

Platon dans le *Philèbe* nous disait que l'opinion est un genre de cri. La plupart de nos opinions relèvent plus du micro-trottoir par leur ressenti à chaud et du préjugé que d'une réflexion libre. Mais Platon lui-même soulignait aussi que certaines opinions, pour insuffisantes qu'elles demeurent, pouvaient être légitimement tenues pour « vraies ».

Quand Descartes affirme que la volonté de l'homme est libre ou quand Spinoza assure le contraire, ce sont des opinions. Il en est de même des preuves de l'existence ou non de Dieu, de l'immortalité ou non de l'âme, de la finitude ou non de l'univers, du fondement de la morale, du statut de la vérité. La philosophie n'est donc pas une science et même réfléchie, théorisée, pensée, elle reste une opinion à la différence de la démarche scientifique qui, face aux opinions, en fera ou non des données incontournables.

Kant disait de l'opinion « qu'elle était une croyance qui a conscience d'être insuffisante aussi bien subjectivement qu'objectivement ». Pour Kant, cette définition nous parlait d'une opinion lucide, celle qui se sait « opinion » et non pas être une opinion dogmatique, si fréquente, en se prenant pour le savoir qu'elle n'est pas et bien plus pour la foi qu'elle se refuse d'être. André Comte-Sponville ajoutera que « l'opinion est le fait de tenir quelque chose pour vrai mais en vertu d'un jugement objectivement insuffisant que l'on ait ou pas conscience de cette insuffisance ». En bref, l'opinion est une croyance incertaine dont on devrait refuser de se satisfaire [1].

Comment donc une opinion peut-elle devenir une pensée sous l'égide de la vérité ? Quand nous émettons une opinion, nous aurions pu ou dû nous demander si elle était vraiment « nôtre ». Est-ce moi qui pense ou est-ce mon milieu social ou mon cadre professionnel ou l'époque à laquelle je vis ? Eh bien la réponse n'est pas des plus évidentes ! Elle permet au moins de prendre ses distances avec la logique de l'opinion. Nous pouvons aussi nous demander pourquoi nous tenons tant à nos opinions. Peut-être qu'ainsi nous pourrions métamorphoser en pensée nos opinions ou *a contrario* continuer à insister sur ce que nous « sommes » en tenant à faire valoir notre identité et nos valeurs ? Si c'est le cas, alors Platon avait raison. Ainsi, avec nos opinions, nous ne faisons que « crier » ce que nous « pensons » être. Nous avons tellement peur du doute que nous hurlons nos certitudes. Nous « pensons » tellement savoir ce que nous sommes que nous ne pensons plus. Gaston Bachelard nous donna même le coup de pied de l'âne avec « l'opinion ne pense pas mal ; elle ne pense pas : elle traduit des besoins en connaissance ».

La différence est peut-être *in fine* dans les rapports que l'opinion et la pensée ont avec le réel. L'opinion nous entraîne dans l'illusion de ce qui existerait, la pensée nous mettant face à ce qui existe : le réel. Alors, n'oublions pas que le problème de la vérité est celui de l'adéquation de la pensée au réel et rappelons-nous, avec Daniel Sterne, que « ce ne sont pas les choses qui tourmentent les hommes, mais les opinions qu'ils forment sur les choses » [1].

L'essoreuse à débats du tout Info est désastreuse pour les idées. Les débats soumis à la force centrifuge de cette essoreuse sont propagés, à la vitesse d'un cordon Bickford allumé, par les réseaux sociaux.

© aln.editions

Les idées nettoyées de leur complexité et de leurs nuances deviennent des opinions se fracassant sur les parois de cette essoreuse pour ne faire qu'attiser l'énervement de tous en donnant l'impression qu'il est généralisé. Les sondages, binaires par obligation et diffusés de façon identique, deviennent inaudibles. Les pensées nuancées transmises par ce système « tout info-réseaux sociaux » tournent en permanence et de plus en plus vite sur elles-mêmes. Nous finissons même par réagir aux réactions de ces réactions en spirales accélérées [8].

La Croyance

La croyance permet de tenir quelque chose pour vrai, indépendamment des preuves de son existence, de sa réalité ou de sa possibilité [1].

Dans la vie quotidienne, nous pouvons croire qu'il va neiger demain ou pleuvoir ou faire beau, tout ceci alimentant les échanges de la vie commune ! Il y a aussi tout ce qui touche à la cosmogonie, aux divinités et aux mythes. Nous croyons expliquer le monde par la présence ou l'intervention d'une puissance surnaturelle, toute puissante, cette croyance ayant donné naissance aux religions. Enfin de manière plus terre à terre, on nomme aussi croyance toutes les superstitions : magie, voyance, astrologie, horoscope, numérologie, chance ; on y croit comme vrai, parfois ou souvent sans que rien n'ait jamais été prouvé. Pour Bernie Nathan, créateur de l'ethnopsychiatrie, il y a parfois des choses qu'il faut admettre sans preuve, seulement les constater, car elles échappent à notre perception trop centrée sur notre culture.

Nous pouvons affirmer que deux plus deux font quatre mais en démontrant que cette addition est vraie, nous quittons la croyance pour la connaissance… mais très vite le scepticisme de Hume resurgit en affirmant que toute pensée est une croyance !

Mais les croyances donnent aussi aux humains des réponses à toutes sortes de questions métaphysiques qui peuvent les angoisser : Pourquoi suis-je moi et pas un autre ? Y a-t-il une vie après la mort ? A-t-on une âme ? Les réponses données postulent toutes l'existence d'un être divin qui nous aurait créé avec le monde. Selon les religions, les caractéristiques de ce Dieu ou de ces dieux sont variables sans jamais être justifiées rationnellement.

La création première ''ex nihilo'', à partir de rien, reste un inconnaissable. «Ex nihilo», qui sera gommé par le seul fait de parler d'un chaos l'ayant précédé. Chaos étant lui-même un inconnaissable car venant d'on ne sait où et d'on ne sait qui. L'approche de cette nébuleuse de l'inconnaissable avec le Mur de Planck, pourrait être celle des découvertes successives de l'humanité. Des pans entiers de la connaissance franchissent les frontières de l'inconnaissable et de l'inconnu pour aller vers le connu qui aujourd'hui, avec les neutrinos superluminiques et les Bosons de Higgs, initialement baptisés Bosons de Brout-Englert-Higgs, se retrouvent aussitôt face à l'inconnu et à l'inconnaissable. Dit autrement, nous passons du mystère à l'énigme puis de l'énigme déchiffrée au mystère indéchiffrable. D'énigmes résolues en énigmes à résoudre, la différence entre énigme et mystère reste irréductible. Une énigme peut être résolue tandis que le mystère, lui, reste indéchiffrable et inconnaissable. Les récits, les contes, les légendes nous apportent des explications possibles, plausibles, hypothétiques, mais les récits les plus complets, les plus organisés nous sont fournis par les mythes, même avec leurs limites. Le mystère n'a donc pas d'autre réponse que le mythe des origines premières. Tout phénomène ayant une cause, la loi de la causalité nous amène à penser que « le mythe est la causalité de l'inconnaissable ».

La croyance se fonde sur la révélation sans explication de la réalité de Dieu. Dieu n'a pas à être expliqué, on y croit ou pas, on le sait sans avoir à dire pourquoi. À partir de là, le *religere* latin reliant les religions, donne à tous des réponses qui ne peuvent être remises en cause, ceci simplifiant les choses. Ces réponses sont les dogmes et les doctrines figurant dans les textes sacrés de la Bible, de la Torah et du Coran, textes avec leur ensemble de règles de morale qu'il est interdit de discuter. On peut éventuellement les interpréter, mais uniquement à titre personnel, sans oublier qu'à certaines époques, il était cependant extrêmement dangereux de le faire publiquement. Spinoza en son temps en fut la victime.

Mais les croyances restent nombreuses. Pour les unes, Dieu a créé le monde puis l'a laissé ensuite évoluer seul sans intervenir. Il y a donc un créateur mais l'homme conserve son libre-arbitre. Pour d'autres, Dieu a créé le monde mais il intervient régulièrement et oriente son destin. Il a ainsi décidé de l'apparition de l'homme, il parle avec les prophètes, il donne des instructions, il fait des miracles et apparaît à des personnes privilégiées. La liberté de l'homme existe, mais elle est limitée. Pour d'autres encore, Dieu a tout prévu et tout écrit, l'homme n'ayant aucune liberté même s'il a l'impression de faire ce qu'il veut. Et enfin, il y a ceux qui croient aux textes sacrés de manière littérale : le monde a été créé en 7 jours, l'Eden a existé, l'arche de Noé est une réalité, en conséquence l'évolution n'existe pas, le monde a été créé tel qu'il est il y a peu de temps dans la pensée créationniste.

© aln.editions

Différences entre Croyance et Science

Quoiqu'on puisse penser, en donnant un sens à la vie, en rassurant, en canalisant la peur de la mort, en proposant une morale et des valeurs, en aidant à structurer un groupe social, les croyances ont quand même quelques aspects positifs. Mais elles portent en elles les aspects négatifs d'une croyance sans preuves objectives obligeant de se conformer à des rites et dogmes religieux faute d'esprit critique, en multipliant les interdits et en n'hésitant pas au nom de Dieu à se noyer dans le sang des Saint Barthélemy de l'histoire de l'humanité. La croyance se trompe quand elle veut « prouver » l'existence de Dieu, ce qu'elle ne peut pas, puisque Dieu n'est pas un sujet d'expérience mais un choix personnel respectable. La science peut étudier tout ce qui est naturel et reproductible bien que ce ne soit plus tout à fait vrai aujourd'hui. Elle ne peut donc pas étudier le surnaturel.

Au fil du temps, la science a fait reculer certaines croyances primitives issues de la peur des phénomènes naturels en imaginant par exemple dans les civilisations nordiques un Dieu de l'orage à l'image de Thor comme phénomène électrique entre les nuages et la terre. La science a un certain nombre d'aspects positifs en nous incitant à développer notre esprit critique, à tendre vers une ouverture d'esprit critique, à exercer notre esprit de raisonnement, à être méthodique et organisé, à chercher à accéder à une connaissance objective du monde sans oublier un certain nombre de retombées technologiques dans la vie courante.

Il est légitime toutefois de ne pas oublier les aspects négatifs de la science : l'aspect parfois déshumanisé de l'approche scientifique, les aspects néfastes de la technologie avec le réchauffement climatique, les armes nucléaires et les imprécations des Cassandre de ce siècle en devenir.

L'idéologie

Au risque de surprendre, il est impossible de passer sous silence l'évidente parenté entre la science et l'idéologie : toutes deux sont des théories c'est-à-dire des constructions de l'esprit possédant une certaine vision, une certaine logique et une certaine cohérence intellectuelle.

La science part d'une hypothèse c'est-à-dire d'une construction d'idées destinée à expliquer un fait. À ce stade rien ne la différencie de l'idéologie. Mais cette idéologie deviendra scientifique si, et seulement si, elle est corroborée par les faits. Par exemple, s'il n'apparaît pas de faits contraires à la théorie ou si celle-ci permet de prévoir correctement l'apparition des faits. C'est la confrontation de la théorie et des faits qui introduira la ligne de partage.

En revanche, l'idéologie contient des éléments d'auto-défense qui l'auto-justifie en permanence et l'auto-dispense de l'épreuve des faits : pour le marxiste affirmé, si vous critiquiez le marxisme c'est que vous étiez un anti-communiste primaire victime de cet esprit petit bourgeois que justement le marxisme avait pour mission de démystifier. Cela doit vous rappeler très certainement un raisonnement qui était tenu par les inquisiteurs du moyen-âge : si vous niez que vous êtes possédé par le diable, c'est bien la preuve que vous êtes victime du diable. Tout se passe comme si la critique renforçait la théorie. La théorie se justifie indéfiniment par une sorte de cercle vicieux où les conclusions justifient les prémisses et celles-ci les conclusions. La logique est implacable et permet de se dérober à l'épreuve des faits. La comparaison de l'idéologie à un œuf bien clos est elle aussi ancienne. « Prenez un œuf et serrez très fort ses extrémités entre le pouce et l'index. Vous ne le briserez pas. Malgré la fragilité extrême de la coquille, sa forme parfaite canalise les forces issues des plus hautes pressions. Pourtant le moindre choc sur les faces latérales suffit à le briser. Ainsi, l'idéologie est très résistante aux tentatives de critique mais reste très fragile devant les faits. L'idéologie dans la soufflerie des nouveaux courants d'idées possède un aérodynamisme parfait comme l'œuf. C'est un monde d'idées arc-boutées s'épaulant mutuellement pour résister à toute agression des faits adverses » [7].

De son côté, la science pourrait être comparée à une spirale. Spirale imaginée par Descartes en 1638, puis par Torricelli pour être remise au goût du jour par Fischer en 1966 et Bateson en 1979. Elle fut gravée, à sa demande, sur la pierre tombale de Jean Bernoulli, l'homme du théorème.

Cette spirale exponentielle logarithmique de la vie ressemble beaucoup à la spirale de la coquille d'un escargot et je pense qu'il faudrait s'en tenir à cette comparaison. Malgré la minceur de cette coquille, la résistance est bonne mais présente des différences essentielles. La coquille reste ouverte sur l'extérieur et la spirale grandit en décrivant un nouveau tour sur elle-même. L'œuf reste fermé sur l'extérieur et grandit à l'intérieur en gardant toujours la même forme et les mêmes proportions. Pour que la vie en sorte, il faut briser cette coquille [7].

© aln.editions

L'idéologie explique trop

Si la science explique son objet, tout son objet, mais rien que son objet, l'idéologie a tendance à expliquer plus que son objet. Dans sa vision dogmatique et totalisante, elle se propose d'avoir « réponse à tout ». Partant d'un noyau initial de vérité, l'idéologie transgresse les limites de validité de ce noyau. Il faudrait comparer ce mécanisme à la physiologie de la cellule normale et à celui de la cellule cancéreuse. L'idéologie est un cancer de la pensée ; elle déborde de partout mais l'honnêteté doit nous inciter à ne pas oublier que l'usage de la métaphore n'est jamais innocent.

L'idéologie travaille peu à expliquer les faits mais beaucoup à s'auto-justifier

Avant tout, elle cherche à disqualifier préventivement toute théorie rivale. L'idéologie n'hésite pas à employer tous les moyens : l'intimidation, les menaces, le chantage intellectuel et même le crime maquillé sous différentes appellations au gré des continents.

L'idéologie cherche moins des explications que des coupables

Toute idéologie désigne un coupable dont l'activité mauvaise explique tout. Pour l'inquisiteur du moyen-âge, c'est le diable et/ou le juif qui était responsable de tout : des fléaux, des calamités, des épidémies et même des guerres.

Pour le marxiste, c'est le capitalisme, l'impérialisme, l'ennemi de classe. L'idéologie relève de la pensée magique.

Le sorcier prie le dieu de la pluie. S'il pleut c'est la preuve que ce dieu existe et que le sorcier a un pouvoir efficace. S'il ne pleut pas, c'est la preuve que le dieu est en colère et/ou que le peuple n'a pas assez prié ou a mal prié et/ou que le dieu a été offensé par un membre de cette communauté. C'est la recherche du bouc émissaire, bien analysée par René Girard dans *La Violence et le Sacré*, le bouc émissaire étant celui qui, au sens étymologique du terme, écarte les fléaux. Ce mécanisme, rappelons-le, avait pour but essentiel d'évacuer le problème en arrêtant l'analyse des mécanismes complexes de la pensée.

L'idéologie a de plus tendance à « Majusculer ». Quand dans un texte apparaissent en majuscules les mots : Peuple, Bien, Mal, Prolétariat, Positivisme, Impérialisme, Classe, Vérité, Réalité, Inconscient, Maladie, Santé, vous vous trouvez projeté au milieu d'un drame cosmique avec le combat éternel des bons et des méchants comme dans les contes et légendes de votre enfance. Vous êtes dans un discours idéologique et non pas dans un discours scientifique [7].

L'idéologie perdure grâce au bricolage intellectuel

Il est facile de tromper une personne à la fois mais il est difficile de tromper tout le monde indéfiniment. Quand une théorie explique de plus en plus mal les faits, cela finit par se savoir même parmi ses propres partisans qui commencent à douter.

La démarche scientifique est de retourner à la recherche de faits nouveaux et au besoin de raser l'ancienne théorie pour en construire une plus adaptée. Ceci explique les « ruptures épistémologiques » constatées dans l'histoire par Bachelard, Kuhn, Popper et Michel Foucault.

La démarche idéologique, au contraire, sera de bricoler « de nouvelles béquilles », de « nouveaux bouts de ficelle » pour faire coller tant bien que mal le dogme avec les faits récents d'où les exégèses de plus en plus byzantines des « textes sacrés » par les « docteurs de la loi » pour sauvegarder coûte que coûte aux yeux des anciens partisans fondateurs qu'il ne faut pas désespérer. C'est la fidélité des anciennes troupes qui est le prétexte « moral » à ces replâtrages.

La Médecine, la Science et le Scientisme

Depuis la nuit des temps, médecine et philosophie étaient « un ». Entre 1810 et 1835, par la volonté d'un seul homme et d'un seul, François Magendie, la médecine devint scientifique. Pour fonder la médecine sur de nouvelles bases, il entra en conflit avec ses maîtres et collègues parisiens et tenta de balayer le chaos des théories contradictoires, hippocratique et galiénique, de l'époque. Sa révolution reposa sur

© aln.editions

six idées directrices qui marquèrent de façon indélébile la démarche médicale de Claude Bernard et des anglo-saxons et qui méritent d'être rappelées :

- La médecine n'était pas encore une science et restait dominée par l'empirisme et des systèmes spéculatifs contradictoires ;
- La Physique et la Chimie étaient déjà des sciences car physiciens et chimistes n'avançaient rien qu'ils n'aient vérifié par des expériences ;
- La Physique et la Chimie ne sont pas seulement modèles, elles sont à la base de la Physiologie ;
- La Physiologie doit être expérimentale dans ses méthodes appliquées au vivant ;
- La Physiologie, ainsi définie peut devenir une science médicale autonome ;
- La Pathologie relève de la physiologie pathologique, le normal et le pathologique obéissant aux mêmes lois physiologiques [8].

Deux siècles plus tard, la médecine anglo-saxonne se réfère encore à Magendie. En France, en revanche, il laisse un « trou » dans notre mémoire mais la médecine actuelle que nous pratiquons est Magendienne, même si nous en ignorons les principes… et deux siècles plus tard, la médecine n'est toujours pas une science.

Le cloisonnement des savoirs et la spécialisation à outrance à l'intérieur de chaque discipline, ont fait perdre de vue à chacun la finalité de son action. Pourtant la médecine utilise des outils scientifiques de premier ordre dans le cadre d'une démarche restant probabiliste. La rationalité a codifié et quantifié cette démarche mais face à elle et en elle, il y a le facteur humain avec toute l'irrationalité du malade et aussi du médecin. Le philosophe pourrait nous apprendre que cette irrationalité est connue depuis Montaigne et son premier chapitre des *Essais.* Les outils diagnostiques et thérapeutiques se multipliant en nombre, en complexité, en efficacité, le médecin est de plus en plus préoccupé par sa démarche technique et scientifique. Mais le médecin aura toujours face à lui un être humain souffrant dans son corps et/ou son esprit, pour qui la mort, crainte, désirée, fuie, scotomisée, finalement vécue réellement, sera sa seule certitude [9].

Enfin, avec le « scientisme », la science devient une religion dogmatique nous disant ce que nous devons penser et faire. Mais la science ou les sciences ne sont soumises ni à la volonté individuelle ni au suffrage universel. La science ou les sciences parlent toujours à l'indicatif et jamais à l'impératif en disant ce qui est et non ce qui doit être. De ce fait, la science ou les sciences ne sont ni une morale ni une religion ni une politique [1].

Coda

Différencier la démarche scientifique de la démarche idéologique est une attitude qui nécessite la permanence d'un esprit critique en éveil, une conscience aiguë des notions de connaissance et d'action et enfin d'essayer de penser globalement en agissant localement. Nous devons être comme le scientifique ou le détective qui remarque « le détail qui cloche » « le truc en plus ou en moins », bref, l'écart entre une attente et une observation [7]. Nous observons à l'aide de concepts qui sont des fragments de théorie. C'est de ce conflit entre le fait nouveau et l'ancienne théorie, de ce conflit entre le rationnel et l'expérimental que naît la recherche. La connaissance est une activité incessante de recherche et non un état définitif. Comme « Vivre c'est choisir », nous devons de ce fait toujours agir sans tout savoir et sans pouvoir tout vérifier. L'action est donc forcément plus empirique. Connaissance et action sont complémentaires dans le cadre plus vaste « de l'auto-critique créatrice » de Karl Popper [10] par la méthode constante « d'essais et erreurs » car en pratique, nous sommes toujours à la recherche d'un compromis entre la cohérence et la pertinence et le « Je sais que je ne sais pas » socratique doit être constamment à l'esprit.

Il faut comme pensait René Dubos [7] « penser globalement et agir localement ». Étant donné les limites intellectuelles de notre esprit face à la complexité du monde, la meilleure connaissance est celle qui peut repérer les points faibles de la réalité par lesquels nous pourront agir. Cette vision est aussi éloignée du conservatisme que du révolutionnarisme.

Le conservatisme est l'attitude qui consiste à dire « *Pas question de changer quoi que ce soit parce que si vous changez ce point vous risquez d'ébranler tout le système et il n'en est pas question ».* Tout changement, toute évolution sont alors refusés obstinément dans un monde qui lui, évolue et dans un monde où les changements surviennent quel qu'en soit le prix.

Au contraire, le révolutionnarisme consiste à dire : *« Il faut changer tout le système car sans cela rien ne change ».* Il faut donc déstabiliser la société en multipliant les attentats, en faveur « d'un homme nouveau », « d'une société idéale » qui n'existe qu'en rêve.

© aln.editions

C'est parce qu'on aura médité sur les échecs que l'on trouvera de meilleures solutions et c'est parce que l'on aura réfléchi plus globalement que l'on trouvera des applications locales plus efficaces. Il ne suffit pas d'admirer la science pour être scientifique. Il faut penser scientifiquement et globalement sa démarche en se méfiant, comme Abraham Moles, des idéologies et plus encore de l'idéologie de la science pure et dure [9]. C'est un combat quotidien… *Une Quête Inachevée* avait prédit Karl Popper [10].

Einstein fut il aussi un philosophe ? Oui à travers deux démarches répond le philosophe Maurice Merleau Ponty. L'une facile, celle de la connaissance scientifique et de la réflexion sur cette connaissance. L'autre plus exigeante, celle de la morale, de la réflexion sur la valeur de la science.

Professionnel de la science, Einstein était sur la première voie. Il s'est engagé sur la seconde voie par la force de son éthique personnelle.

Scientifique, Albert Einstein le fut en proposant sa théorie et en se donnant les moyens de la confronter aux faits et de montrer qu'elle pouvait être «réfutable» comme l'avait expliqué Karl Popper. Il prenait le fait d'être contredit par les faits. Mais il cherchait moins à la vérifier qu'à déterminer les expériences cruciales permettant le cas échéant de la démolir : « La nouvelle théorie de la gravitation s'écarte de la théorie de Newton mais ses résultats pratiques concordent de si près avec ceux de cette théorie qu'il est difficile de trouver des preuves de différence qui soient accessibles à l'expérience. Voici celles qu'on a trouvées jusqu'à présent :

- La rotation des ellipses des orbites planétaires autour du soleil constaté pour Mercure ;
- La courbure des rayons lumineux par les champs de gravitation constatée par les photographies anglaises d'éclipse solaire ;
- Un déplacement vers le rouge des raies spectrales de la lumière que nous envoient les étoiles de masse importante.

L'attrait principal de cette théorie est qu'elle constitue un tout logique. Si une seule de ces conséquences se montrait inexacte, il faudrait l'abandonner, toute modification apparaît impossible sans ébranler tout l'édifice. Mais personne ne doit penser que la grande création de Newton puisse réellement être évincée par cette théorie ou telle autre. Ses idées, grandes et nettes conserveront toujours dans l'avenir leur importance éminente et c'est sur elles que nous aurons fondé toutes nos spéculations modernes sur la nature du monde [11].

Les scientifiques, considérés comme des génies, ont toujours porté un regard philosophique sur leur œuvre. Dans le domaine de la Mathématique, Alexander Grothendieck, dont la puissance d'abstraction fut tout à fait comparable à celle d'Einstein, abandonna ses recherches au sommet de sa gloire considérant que ses découvertes feraient plus de mal que de bien à l'Humanité tout entière…

Références

1. André Comte Sponville. Dictionnaire Philosophique.2001. PUF.p.126, 139, 291-292, 412-412, 523-526.
2. Jean Fourastié. Comment mon esprit s'informe. Ed. Grasset, 1974.
3. Jean Fourastié. Les conditions de l'esprit scientifique. 1. Collection Idées, 1966.
4. Thomas S Kuhn. La structures des révolutions scientifiques. Champs Flammarion. N°115. p. 71-81.
5. Ludwig Wittgenstein. Recherches Philosophiques. Gallimard 2004. Pp. 274-276.
6. Jean-Marie André. Variance et Invariance de la Médecine et de son Histoire. Acta Endoscopica consultable sur jean marieandre.com
7. Timbal-Duclaux L. L'expression écrite : écrire pour communiquer. Ed. Paris E.S.F. 1981. Pp. 149-160.
8. Charles Lichtenhaeler. Histoire de la Médecine. Fayard 1975.
9. Abraham Moles. Les sciences de l'imprécis. Edition du Seuil. 1990.
10. Karl Popper. La Quête Inachevée. Ed. Calmann-Levy 1981. Pp. 52-54.
11. Albert einstein. Comment je vois le monde. Ed. Flammarion, 1935.

© aln.editions